



---

---

## Le genre de la traduction: introduction

*Anne Emmanuelle Berger*

*UMR LEGS (Laboratoire d'études de genre et de sexualité)*

*UPL/CNRS-Université Paris 8*

*anne.berger@univ-paris8.fr*

La traduction, comme mode d'échange dissymétrique et de transfert entre les langues, a affaire à la représentation et au travail textuel du genre – dans son sens métalinguistique restreint comme dans son sens conceptuel plus large. Et elle fait elle-même l'objet d'un discours culturel mobilisant un imaginaire, sinon une idéologie, du genre. Pour quelles raisons la question de la traduction du genre connaît-elle depuis quelques années un regain d'intérêt particulier, à la fois au sein des études de genre et des études traductologiques ? Comment et pourquoi la littérature a-t-elle constitué un champ privilégié d'émergence de la réflexion sur la traduction du genre et le genre de la traduction, ainsi que de pratiques de traduction dites "féministes" ? Et qu'est-ce que la réflexion sur la traduction à l'aune de genre (et inversement) permet de penser aujourd'hui ? Autant de questions que cette introduction tente de contextualiser, tout en proposant plusieurs éléments de réponse.

**Anne Emmanuelle Berger** est professeure de littérature française et d'études de genre à l'université Paris 8 Vincennes à Saint-Denis. Elle dirige actuellement l'UMR LEGS (Laboratoire d'études de genre et de sexualité, CNRS/UPL Paris 8/Paris Nanterre), équipe de recherche interdisciplinaire qu'elle a contribué à fonder. Initialement spécialiste de poésie du XIXe siècle, elle a également écrit sur les Lumières et la politique des langues en contexte postcolonial. Elle consacre depuis une douzaine d'années la majeure partie de ses travaux au champ des études de genre et de sexualité (théories, histoire intellectuelle, philosophies féministes du langage). Son dernier livre, *Le Grand Théâtre du Genre* (2013) / *The Queer Turn in Feminism* (2014), a été traduit en plusieurs langues.

Le titre du numéro spécial que nous proposons aujourd'hui – *Le Genre de la traduction* – peut lui-même se lire comme une traduction différée et actualisée, fidèle et infidèle, de divers titres d'ouvrages rédigés par la traductologue féministe Luise von Flotow, tels que *Translation and Gender*, publié au Canada en 1997, ou *Gender in Translation*, paru en 2011. S'il n'a pas vraiment fait date au moment de sa parution, l'ouvrage inaugural de von Flotow nous semble en effet faire date rétrospectivement, à plus d'un égard.

Liant la question du genre, dans son sens métalinguistique restreint comme dans son sens conceptuel plus large, à celle de la traduction, – là où celle-ci a affaire à la représentation et au travail textuel du genre dans la langue dite source et s'attache de diverses manières à les rendre dans la langue dite cible, mais aussi là où elle fait elle-même l'objet d'un discours culturel mobilisant un imaginaire du genre –, l'essai de von Flotow s'appuyait lui-même sur quelque quinze années de recherches pionnières menées par des traductrices féministes nord-américaines, et plus spécifiquement canadiennes, à la croisée de la théorie de la traduction et d'une théorie féministe en train de se constituer.

Pour quelles raisons les ouvrages de von Flotow, et le croisement des questions qu'ils opéraient en le théorisant, suscitent-ils un regain d'intérêt, comme en témoignent, parmi bien d'autres travaux en cours sur le même sujet, les contributions que nous publions ici ?

## I

Il y va d'abord, bien sûr, de l'histoire du devenir-concept du mot « genre », à commencer par celle de son transfert depuis son champ scientifique d'émergence dans celui de la pensée féministe.<sup>1</sup> L'histoire de ce transfert épistémique est elle-même inséparable de celle de la diffusion du terme, donc de son internationalisation et des trajectoire(s) géopolitique(s) de celle-ci, ainsi que des formes multiples de sa transposition et de ses adaptations contextuelles, des plus rigoureuses (au sein du champ scientifique) aux plus « vulgaires » (au sens où ce concept est désormais monnaie courante dans les discours qui circulent mondialement): autant d'aspects et d'étapes d'une histoire toujours en cours qui engage à chaque fois et à divers titres une pratique sinon une politique de la traduction, inter- comme intralinguistique.<sup>2</sup>

Mais parler d'internationalisation ou s'intéresser, comme naguère, à la circulation des idées, ne suffit pas. Encore faut-il prendre en compte les conditions et les modalités, historiques, politiques et techniques, de cette circulation. Dans une collection d'essais sur les « universels » parue en 2016, Etienne Balibar réfléchit justement à ce qu'il nomme « l'historicité du réseau de traduction », réseau (ou plutôt réseaux, au pluriel) dont la constitution favorise selon lui l'émergence de « communautés politiques » par le biais de ces associations inter-linguistiques, et que caractérisent des liens de « réciprocité antagonique » : « Ce qui caractérise ce monde », écrit Balibar,

---

<sup>1</sup> Pour rappel, la distinction entre sexe et genre a d'abord été théorisée aux Etats-Unis, dans la décennie 1950-60, par des médecins spécialistes de l'intersexualisme et du transsexualisme. Elle n'a été reprise et infléchie par la pensée féministe qu'à compter des années soixante-dix du XXe siècle.

<sup>2</sup> A ce sujet, voir l'article de Joan Scott, « Gender : Still a Useful Category of Analysis ? » (2010) et mon introduction à *Transatlantic Gender Crossings*, « Gender Springtime in Paris » (2016).

ce n'est évidemment pas l'égalité ou la pleine reconnaissance de l'Autre, même si [...] il ne peut fonctionner sans une certaine forme de réciprocité antagonique. [...] [C]ertaines langues en traduisent ou en trahissent d'autres, s'imposant comme 'langues de traduction', mais se développant aussi par l'incorporation d'une foule de traductions, tandis que d'autres demeurent subalternes, traduites ou non traduites, selon les rapports de pouvoir et de connaissance. Ces rapports de force définissent l'historicité du réseau de traduction à travers lequel les langues et les communautés (donc les cultures) s'associent en une entité politique (2016, 122).

A la fois illustration, instrument et résultante d'un « rapport de force », le « réseau de traduction » dessine une scène de distribution inégale des rôles et de la valeur – qu'il s'agisse de valeur marchande ou de capital symbolique et politique, les deux étant bien sûr liés – entre langues sources ou traduites et langues cibles ou traduisantes, comme entre grandes langues véhiculaires ou coloniales et ces langues nationales ou locales qu'on dit « vernaculaires »<sup>3</sup>. Cette distribution inégale des rôles et des « situations » des langues dans le rapport de traduction, telle, par exemple, que certaines langues fonctionnent à une époque donnée comme des productrices d'originaux, et d'autres langues comme des copistes, vouées à la reproduction de ces originaux, ou encore que certaines langues jouent un rôle d'échangeur majeur quand d'autres sont tout simplement exclues des réseaux de traduction, n'est pas sans rapport avec le genre, Lui aussi a à voir avec des rapports de pouvoir, avec le découpage de la sphère sociale en aires différenciées (domestique vs publique), avec la division des rôles dans le jeu réglé de l'échange.

A cet égard, n'est-il pas significatif que les premiers travaux croisant ensemble la question du genre et celle de la traduction aient émané, nous le signalions d'emblée, d'une aire géopolitique particulière, en l'occurrence le Canada, aire majoritairement anglophone, certes, mais située aux marges et en marge des Etats-Unis, et qui abrite une langue minoritaire, le français québécois (sans parler des langues autochtones), dont les premières traductrices féministes se sont justement attachées à penser la situation et diffuser la production littéraire ? On peut d'ailleurs penser que le fait que les travaux de Luise von Flotow, elle-même fille d'émigré.e.s et parlant des langues minorées en contexte anglophone (l'allemand et le français), aient été publiés pour l'essentiel par les presses universitaires d'Ottawa, n'est pas pour rien dans la relative indifférence qui a longtemps caractérisé leur réception.

Quatre contributions de ce numéro traitent plus ou moins directement de questions afférant à cette « historicité du réseau de traduction » : celle de Susan Pickford, qui déclare porter sur le problème de la définition de la compétence professionnelle dans le domaine de la traduction à partir de l'exemple des deux traductions en anglo-américain du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir,<sup>4</sup> traite tout autant de la soumission de la traduction à la logique économique-politique de la valeur. Elle décrit en effet les enjeux mondains et marchands de la retraduction du *Deuxième*

---

<sup>3</sup> Une langue vernaculaire est littéralement une langue domestique, une langue confinée au seul périmètre de la maison, le mot "verna" en latin signifiant l'esclave né dans la maison du maître et attaché à celle-ci.

<sup>4</sup> *Le Deuxième Sexe* a été traduit une première fois en 1953 par Howard Parshley, professeur de zoologie états-unien à la retraite, dans une version « raccourcie » et retraduit par Constance Borde et Sheila Malovany-Chevallier dans une version intégrale parue en 2009 à Londres, et republiée en 2010 à Londres et New-York .

*Sexe* et raconte les calculs financiers cyniques ayant entravé le processus de retraduction dans un premier temps, et entraîné, dans un deuxième temps, la promotion marchande et professionnelle des nouvelles traductrices à la faveur de leur association avec un livre et une auteure phares. Celle de Rachele Raus, qui étudie la résistance au vocabulaire du genre dans les documents officiels en langue française émanant d'institutions internationales comme l'ONU et l'UNESCO, peut se lire non seulement comme la trace d'un différend idéologique hexagonal, mais aussi comme un effet de la relation de « réciprocité antagonique », donc de la compétition politique, entre l'anglais et le français en tant qu'« hyperlangues » aux statuts inégaux sur la scène des relations internationales. Celle de Stefania Arcara s'interroge sur le décalage entre la traduction féministe, telle qu'elle a été théorisée dans le monde universitaire anglo-saxon à partir de la fin des années quatre-vingt, et la pratique politique minoritaire qui s'était développée en Italie durant la décennie soixante-dix. Présentant des exemples de traduction féministe dans l'Italie d'aujourd'hui, en particulier la récente traduction du *SCUM Manifesto* de la féministe radicale new-yorkaise Valerie Solanas, elle souligne le battage et l'activisme médiatiques qui entourent ces pratiques et ces objets de traduction aujourd'hui, signe de leur démarginalisation intellectuelle et marchande. Celle, à l'inverse, d'Amanda Murphy, traite d'une écrivaine d'origine hongroise, Katalin Molnár, dont le travail littéraire consiste à inventer une langue hybride et enfantine en « magyarisant » sa langue d'adoption, le français, et en résistant aux lois de l'orthographe, de telle sorte que sa langue littéraire, sorte d'entre-deux inouï entre une langue source et une langue cible, devienne proprement intraduisible. Ce faisant, elle s'exclut elle-même délibérément du circuit de la traduction et de ses « réseaux », en un geste de torsion des langues, de déconstruction de leur opposition duelle, et de devenir-minoritaire délibéré, que Murphy qualifie de *queer*.

Les « réseaux de traduction » du genre, et, dans le sillage de ce dernier, d'autres notions-clés telles que le *queer*, relèvent enfin d'au moins trois grands paramètres, qui, en s'articulant étroitement, définissent les formes contemporaines des échanges transfrontaliers, et, ce faisant, dessinent les contours de notre expérience historique dans ce domaine: il s'agit d'abord de ce qu'on appelle en français la mondialisation et en anglais la globalisation, notion et phénomène liés au développement et aux formes actuelles du marché capitaliste, et dont les traductions politiques et culturelles demandent un autre lexique et appellent sans doute d'autres analyses que celles qu'on formulait autrefois à l'enseigne de l'« international »; il y va ensuite de l'abolition virtuelle des distances sinon des frontières spatio-temporelles liée au traitement cybernétique de l'information et aux usages numériques ; et enfin, de ce qu'on pourrait appeler, en paraphrasant le mot valise inventé par Jacques Derrida, la mondialanglicisation de la communication.<sup>5</sup> La double question du genre de la traduction et de la traduction du genre – qu'il s'agisse d'étudier à ce dernier titre la géopolitique de la réception du genre et des études de genre sur ses versants hospitalier ou hostile, ou la perpétuation d'une conception du langage et d'une idéologie des langues androcentrées –, cette double question, donc, est aujourd'hui tributaire de ces formes macro-historiques de l'expérience.

---

<sup>5</sup> Dans *Foi et Savoir* (2001), essai qu'il consacre au « retour du religieux », Derrida invente le mot de « mondialatinisation » pour désigner l'alliance d'un christianisme et d'un capitalisme techno-scientifique globalisés.

## II

Une autre raison également pressante, mais plus locale, de poser cette fois la question du sens et des effets de tel ou tel parti pris de traduction, raisonné ou aveugle, touchant au genre – féminin, masculin, neutre ou autre – dans telle ou telle langue source ou cible, tient à une certaine actualité, française, voire même hexagonale, concernant les évolutions et la conception de la langue française. Preuve que l'activité scientifique et les ouvrages de pensée peuvent eux aussi contribuer à écrire l'histoire, et pas seulement à la décrire, une série de petits essais de l'historienne et philologue Eliane Viennot, spécialiste de l'Ancien Régime et féministe militante, ont, depuis la parution du premier d'entre eux, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin* (2014), permis de relancer à nouveaux frais un débat entamé en France dans les années soixante-dix – les années MLF. En termes théoriques, mais aussi à coups de performances langagières ludiques et poétiques, les dites féministes de la seconde vague avaient déjà entrepris de contester, non seulement la marginalisation des femmes comme agentes du discours et sujets parlants, mais aussi l'érection de leur exclusion symbolique au rang de schème ontologique par les grands discours de l'anthropologie et de la psychanalyse structurales. On se rappelle les fameuses déclarations de Jacques Lacan dans *Encore* concernant le sens ou plutôt l'absence de signification du signifiant « la », article préposé à l'inscription du féminin dans la langue française et désignant selon le psychanalyste la place paradoxale des femmes dans l'ordre symbolique : celles d'exclues ou de « barrées » de l'intérieur, la marque du genre faisant justement *remarquer* leur défaut.<sup>6</sup> La secondarisation morpho-grammaticale et rhétorique du féminin était alors supposée confirmer, en l'inscrivant à même la langue, la dégradation symbolique des femmes et la « dissymétrie » symbolique des genres. C'est en termes historiques que Viennot a aujourd'hui repris la question. Dans son essai, elle démontre que la domination prétendument ontologique du masculin dans la langue française est le résultat d'un processus historique complexe. Celui-ci reflète à la fois les relations de pouvoir entre les sexes et la constitution progressive de la langue française comme langue *de* pouvoir et *du* pouvoir, dans sa triple dimension politique (à la fois centralisation et extension d'un pouvoir d'abord royal, puis national), épistémique (le français moderne devenant langue de constitution et de diffusion des savoirs) et institutionnelle (l'Académie française, émanation du pouvoir royal, étant censée présider aux destinées et au bon usage de la langue française, et l'école publique étant plus tard chargée d'assurer la transmission de l'ordre morpho-grammatical institué). Les travaux de Viennot ont coïncidé en France avec certaines initiatives citoyennes, telle que la création d'un « manuel d'écriture inclusive », auxquelles ils ont apporté une caution scientifique. Joignant le geste à la parole, l'historienne les a elle-même accompagnés et amplifiés par une série d'interventions dans le débat public, dont le lancement d'un manifeste d'enseignant.e.s de français déclarant vouloir réhabiliter l'accord dit de proximité relégué depuis plusieurs siècles aux marges du bon usage de la langue par des grammairiens soucieux de graver dans celle-ci le principe de la supériorité du masculin<sup>7</sup>. En retraçant l'histoire agitée et conflictuelle de l'imposition d'une domination lexicale et syntaxique

<sup>6</sup> C'est lors d'une séance intitulée "Dieu et la jouissance de ~~La~~ femme" (le déterminant "la" étant dûment barré) que Lacan (1975) théorise le statut paradoxal du féminin dans l'ordre symbolique, ordre dans lequel les femmes se trouvent inscrites en tant qu'exclues.

<sup>7</sup> Le manifeste "Nous n'enseignerons plus que le masculin l'emporte sur le féminin" a été diffusé une première fois dans divers media en novembre 2017.

du masculin dans la langue française, telle du moins qu'on l'enseigne, la parle et l'écrit en France, en montrant le caractère à la fois progressif et concerté, Viennot est venue rappeler au public francophone, et plus encore hexagonal, qu'en matière de langue(s) « vivantes » (selon la catachrèse consacrée), bon nombre de « règles » grammaticales dérogent bel et bien à la définition lévi-straussienne de la règle comme expression d'un universel naturel, et ne sont jamais que la fossilisation de normes imposées. Ce que reconnaissent d'ailleurs des grammairiens pragmatiques comme Maurice Grévisse (mais il était belge), en soulignant justement qu'il y va, en matière de correction grammaticale, d'usages (bon ou mauvais), donc aussi de conflits d'usages, et non du « génie » de la langue, de sa nature et de ses gènes. La limpidité des démonstrations de Viennot, et l'écho médiatique qu'elles ont rencontré, ont même fini par provoquer un événement inouï en France : pour la première fois depuis des siècles, l'Académie française a changé son épée d'épaule et admis qu'en matière de genre au moins, on pouvait faire droit, dans des limites raisonnables, à l'évolution des usages linguistiques, indice de changements sociaux et de modifications en cours de certains rapports de force<sup>8</sup>. En reconnaissant ainsi l'historicité et la variabilité des pratiques linguistiques, la gardienne officielle de la langue française bat désormais elle-même en brèche l'idée qu'il y a non seulement un ordre du langage mais une loi des langues et de telle langue, à laquelle il convient de se conformer. Notons que, si cette admission fait droit, même timidement, aux tentatives de « démasculinisation » de la langue française promues par Eliane Viennot, elle rend aussi pensables, sinon admissibles, les inventions et autres altérations linguistiques liées à la revendication par les personnes *queer* d'une représentativité de leur existence dans les langues en général et dans la langue française en particulier.

Or, la question du sens et des effets de tel traitement du genre dans la langue d'une part,<sup>9</sup> et, d'autre part, les pratiques de soulignement ou au contraire d'infléchissement de ce traitement dans le geste de la traduction, sont au cœur des préoccupations de ce que von Flotow a naguère théorisé sous le nom de « traduction féministe », comme nous le rappelle Shabnam Jafardazeh dans son bel essai sur le genre des oiseaux et la traduction du *Cantique des oiseaux* du persan en français. Selon von Flotow, dont le féminisme est, à cet égard, emblématique de ce qu'on a appelé rétrospectivement le « féminisme de la deuxième vague », une « traduction féministe » est une traduction qui cherche à faire voir et entendre le féminin dans la langue (1991, 79). La traductologue cite à ce titre l'oeuvre de traduction menée dans les années quatre-vingt par Susanne de Lotbinière-Harwood, traductrice en anglais de sa contemporaine, l'écrivaine québécoise Nicole Brossard.<sup>10</sup> Cette opération d'exhaussement langagier du féminin peut, comme c'est le cas ici, consister à rendre visible et audible, dans une langue qui marque peu le genre comme l'anglais et au moyen de différentes stratégies de supplémentation intratextuelle et d'explicitation paratextuelle, un travail du genre et sur le genre déjà présent dans le texte source. Nicole Brossard, écrivaine lesbienne et féministe déclarée, se livrait en effet elle-même,

---

<sup>8</sup> Le nouvel édit de l'Académie Française concernant la féminisation des noms de métier et reconnaissant le caractère évolutif de la langue date de février 2019.

<sup>9</sup> Ce traitement peut être délibéré, comme dans certains écrits littéraires, normatif, comme dans le discours métalinguistique des grammairien.ne.s, ou variable, sans qu'il engage nécessairement la conscience et tel parti-pris des locuteur.e.s, comme dans les échanges linguistiques ordinaires.

<sup>10</sup> « Because making the feminine visible in language means making women seen and heard in the real world. Which is what feminism is all about », De Lotbinière-Harwood (1990, 9), citée par von Flotow (1991, 79).

à l'instar d'autres écrivaines francophones comme Hélène Cixous, souvent mentionnée par von Flotow, ou comme Monique Wittig, à des opérations textuelles de dérangement des formes ordinaires d'expression et de distribution du genre, relevant de tentatives de démasculiniser le discours, pour parler comme Viennot. Dans d'autres cas, la « traduction féministe » peut tenter d'agir, non pas sur la langue et le public cibles, mais au contraire sur ou plutôt contre le texte source, renouvelant la perception et la réception de celui-ci en rendant audibles et visibles ses propres présupposés et préjugés en matière de genre. La traduction ainsi comprise devient alors, selon von Flotow qui emprunte ce néologisme à Barbara Godard, autre traductrice féministe de littérature francophone vers l'anglais dans les années quatre-vingt, une véritable « transformance » (von Flotow 1997, 44). En inventant ce mot valise formé de la réunion de « *translation* » et de « *performance* » à la fin des années quatre-vingt, Godard entendait mettre en valeur la capacité de certaines traductions (et traductrices) à s'émanciper d'une relation servile (et conventionnellement genrée) à l'original, donc à produire des effets de lecture nouveaux plutôt qu'à reproduire des formes-sens figées.

Avant même la diffusion des thèses de Judith Butler, une certaine idée de la performativité de la traduction, et de sa capacité à faire dérailler le programme du genre dans le geste même de sa réitération critique, avait donc vu le jour dans le champ de la traduction littéraire. Mais les tentatives de « démasculiniser » le discours demeuraient cantonnées au champ d'une littérature considérée comme « expérimentale », et, à ce titre, singulière, non-imitable à l'échelle collective. Et, de même, les efforts de la traduction féministe demeuraient pensés, y compris par celles et ceux qui les accueilleraient favorablement, comme relevant d'interventions abusives, ces abus fussent-ils « stratégiques » et politiquement fondés.

Sans doute aucune traduction n'est-elle indemne de biais idéologiques, et surtout pas les traductions les plus apparemment dénuées de parti-pris, comme le montrent diversement la contribution de Raus, déjà mentionnée, qui voit dans la préférence accordée au lexique du sexe et de la sexualité dans les textes officiels francophones touchant aux questions de genre la trace de la résistance que différentes formes de « féminismes français », différentialistes ou méfiants à l'égard de l'empire américain, ont longtemps opposée au vocabulaire ou à la pensée du genre<sup>11</sup>, et celle de Kathryn Anne Green. Étudiant la traduction du *Livre de Judith*, épisode tiré de la Bible, du latin en vieil anglais, cette dernière montre en effet que l'infléchissement subtil de la description de Judith, de ses actions et de ses caractéristiques genrées, dans sa traduction vieil-anglaise, équivaut à un processus de christianisation de ce personnage de l'Ancien Testament. En d'autres termes, la traduction du *Livre de Judith* opère une véritable conversion, d'un espace culturel et d'un mode de pensée hérité du judaïsme, que véhicule encore sa transcription latine, dans un espace-temps chrétien, faisant de Judith une vraie femme et une véritable héroïne chrétienne selon les critères idéologiques du christianisme.

Les travaux d'Eliane Viennot, qui préconisent de rendre à *nouveau* visible et audible le féminin dans la langue française à la faveur d'un effort de redistribution des marques du genre s'apparentant lui-même à un processus de re-traduction intra-

---

<sup>11</sup> Inversement et symétriquement, les traductions de certaines penseuses féministes états-uniennes par des chercheuses et chercheurs français.e.s s'inscrivant dans le champ des études de genre et revendiquant ce paradigme, ont tendance à escamoter en français le lexique du sexe et du sexuel mobilisé dans la version originale, là où celui-ci leur paraît déroger au paradigme du genre dont relève les travaux traduits.

linguistique, et touchant l'ensemble de cette langue, sont en tout cas venus conforter ceux de la traductologie féministe. Ils permettent en effet de penser la « transformance » de la traduction, non pas seulement comme une aberration comportementale et idéologiquement motivée de certaines traductrices, non pas non plus comme la déformation abusive d'un original inaltérable, mais bien comme une possibilité inscrite dans l'histoire des langues. Pour paraphraser Viennot, le masculin ne l'a pas toujours emporté sur le féminin dans l'histoire de la langue française, orale comme écrite. Les choses peuvent donc à nouveau changer. Là encore, l'histoire de la traduction nous rappelle à l'évidence de l'historicité des langues et témoigne de leur propension à se réinventer. S'il n'y a pas, s'il n'y a jamais eu de traduction définitive de quelque texte que ce soit, pas même de textes pourtant considérés comme « sacrés », « éternels » ou « fondamentaux », si une traduction est donc toujours à retraduire, et la traduction toujours déjà elle-même retraduction, c'est bien parce qu'il n'y a pas d'ordre immuable du langage et des langues.

### III

Genre et traduction invitent enfin à poser, à la fois ensemble et séparément, une question indissociablement philosophique et politique peu présente dans les travaux des premières traductologues féministes mais qui fait aujourd'hui l'objet de vifs débats, celle de l'universel. On le sait, la bataille qui se joue autour de la légitimité du masculin à l'emporter sur le féminin dans le langage et dans telle ou telle langue tient à la prétendue capacité intrinsèque du premier à dire l'universel. La formule « L'homme » a le pouvoir de subsumer tous les humains, « la femme », non. Nombre de défenseur.e.s du primat du masculin, dont certains sont des linguistes patentés, affirment ainsi la valeur « générique » du masculin dans les langues dimorphiques, et voient inversement dans le féminin une déclinaison particularisante, donc partielle, donc défectueuse parce que présumée seconde, de l'universel masculin. Nombre de féministes dénoncent à leur tour dans cette universalité présumée du masculin une universalité « culturelle », pour parodier le titre d'un court essai de Butler, « *Universality in Culture* » (1996), soit l'imposition arbitraire, sur les formes de la langue, de significations contingentes parce que culturellement déterminées, et à ce titre elles-mêmes partielles, sinon partiales. La querelle est à bien des égards ancienne et fait écho aux querelles d'interprétation des différents passages de la Genèse, dans la Bible, traitant du statut respectif du premier homme et de la première femme (mais deuxième dans l'ordre de la nomination), querelles qui ont justement pris la forme, au cours des siècles, de batailles de (re)traductions.

Mais la pratique et la conceptualisation de la traduction engagent elles-mêmes d'emblée, quoi que d'une autre manière, la question de l'universel, comme nous le rappellent, à partir de prémisses différentes, sinon opposées, les contributions de Joana Maso et de Jane Wilhelm à ce numéro.

A partir d'une réflexion sur la métaphore comme forme universelle de la pensée et mode d'appréhension de la « totalité de la réalité » (notion empruntée à Hans Blumenberg), Wilhelm en appelle à une transformation de ce qu'elle appelle l'imaginaire social, transformation qui passe par la capacité de la métaphore à produire des significations nouvelles – Wilhelm parle à cet égard de la « performativité » de la métaphore – en opérant des rapprochements de sens inédits. Métaphore et traduction sont liées (métaphoriquement) de multiples manières. Non seulement parce que, dans un cas comme dans l'autre, il s'agirait de « réduire un écart » selon la formule de Paul



Ricoeur citée par Wilhelm – l'écart entre différents paradigmes lexicaux et sémantiques, dans le cas de la métaphore, l'écart entre les langues dans le cas de la traduction – ; non seulement parce que métaphore et traduction sont l'une et l'autre considérées comme dérivées et secondaires par rapport au sens présumé propre, pour l'une, à la source dite originale, pour l'autre, selon une conception du langage que Derrida a qualifiée de logocentrique; non seulement, enfin, parce que la pratique de la traduction, comme le souligne Wilhelm, ne se conçoit jamais que métaphoriquement, – et Wilhelm de rappeler, comme Marta Segarra, le caractère à la fois genré et sexualisé des métaphores qui ont servi à qualifier le travail de la traduction depuis que celui-ci a été identifié comme une forme et une tâche particulières de la « communication » – , mais parce que, selon Wilhelm, qui emboîte ici le pas à Ricoeur et Jürgen Habermas, métaphore et traduction sont des opératrices de médiation au service d'un idéal d'universalité, voire des modes d'activation de l'universel dans le langage. Selon Habermas cité par Wilhelm, « la traduction révèle une forme de réflexion que nous mettons implicitement en œuvre dans *toute communication au moyen du langage* » (c'est moi qui souligne). Et selon Ricoeur, qui constitue la référence philosophique principale de Wilhelm en matière de pensée du langage dans sa dimension pragmatique, la traduction « est la seule manière de manifester l'universalité du langage dans la dispersion des langues » (1992). Un tel énoncé fait de la traduction le remède – littéralement la re-médiation – au traumatisme babélien, en même temps que le symptôme de la condition linguistique post-babélienne. La « traduction », écrit Wilhelm en traduisant à sa manière le propos de Ricoeur et en filant la métaphore (babélienne) de la construction inachevée sinon inachevable, serait donc « un universel à construire » (c'est moi qui souligne). Si Babel nous avertit, depuis la nuit des temps, de l'impossibilité d'une communication et d'une entente universelles, la pulsion de traduction signifierait à la fois la nostalgie et le désir de l'universel. L'universel « à construire » se confondrait désormais avec le mouvement, et le seul moment, de la traduction.

Mais on pourrait renverser le sens de l'axiomatique ricoeurienne, comme le fait Joana Maso, en partant de l'idée que, s'il y a de la traduction, et s'il n'y a que de la traduction, c'est précisément parce qu'il n'y a pas d'universel qui tienne. Là où Wilhelm fait de la traduction un motif et un moteur d'entente entre les peuples mais aussi entre les genres (à condition d'en renouveler les cadres métaphoriques d'intelligibilité), cette entente fût-elle « utopique » ou « à construire », Maso argue, à la suite de Balibar, de la nécessité de penser la dimension conflictuelle de la scène et du geste de la traduction.

Contre une conception irénique de la traduction qui insiste sur la capacité d'accueil de l'autre (autre langue, autre pensée, autre culture) dans l'espace ouvert par la traduction, Maso fait valoir les échecs et les ambiguïtés de la scène de traduction. A une éthique de la traduction qui, d'Antoine Berman à Paul Ricoeur, prend modèle sur une éthique de l'hospitalité elle-même inspirée par l'éthique de l'altérité lévinasienne, elle oppose une politique de l'hospitalité qui, s'appuyant sur la critique du discours universaliste formulée par Butler, tient compte des différentiels de pouvoir entre « source » et « cible ». Elle souligne le fait que ces différentiels peuvent engendrer soit des formes d'hostilité et de rejet, soit des mécanismes d'assimilation, de domestication ou d'« appropriation culturelle » qui ne relèvent à proprement parler ni d'une éthique ni d'une politique de l'accueil de l'autre, et font d'une certaine manière échouer la traduction. C'est le sens de son analyse des « Yeux des pauvres », poème en prose de

Baudelaire qu'elle lit comme une parabole de la communication (ou plutôt de l'incommunication) inégalitaire : entre les pauvres et les bourgeois, séparés les uns des autres par une vitrine de café dont la transparence semble promettre une communication sans obstacle, entre le narrateur (un homme) et son interlocutrice et destinataire (une femme), il n'y a en vérité pas de communication des « pensées » ni des « regards » possible. La traduction échoue, mais cet échec met en lumière ce que le discours (et la volonté) du partage, de l'entente et du dialogue dissimulent trop souvent : les conflits de classe et de genre, dans leur superposition et leur dissociation elle-même conflictuelle.

A travers la question de la « traduction culturelle », qui devient sous sa plume une formule quasi-oxymorique, Maso met donc l'accent sur ce qui résiste à la traduction, du côté des « traduit.e.s » comme des « traduisant.e.s », là où la scène de traduction est traversée, sinon constituée, par des rapports de force. Ce faisant, ce sont les présupposés de l'universalisme en général, et du féminisme universaliste en particulier, qui sont interrogés.

La contribution de Mena Mitrano, qui s'interroge sur la frontière entre philosophie, littérature et théorie à partir de l'œuvre du critique états-unien Frederic Jameson, relance à sa manière la question de la portée politique du geste de traduction. Là où elle met l'accent sur la différence et l'hétérogénéité, plutôt que sur l'idéal de communication universelle, là où elle vise à rendre la complexité d'un texte ou d'une pensée plutôt qu'à l'effacer, la traduction est bel et bien une pratique critique au service d'une conception dynamique de la culture et des cultures, appréhendées non dans leur essence, mais dans leurs mouvements contradictoires.

Il faudrait enfin, pour rendre justice à la richesse de ce numéro, réfléchir à ce qu'il nous dit de la littérature, et de son double rôle dans l'histoire de la traduction *et* dans celle de la réflexion sur le genre dans la langue. Ce n'est pas un hasard si la plupart des contributions à ce numéro traitent du genre en traduction à partir d'une mobilisation, et d'une interrogation, de la littérature. Ainsi l'article de Daniele Garritano nous propose-t-il lui aussi, à travers une étude de l'œuvre de l'italianiste Jacqueline Risset – œuvre qui tisse un rapport intime entre pratique de la traduction et pratique poétique, – une vision de la traduction comme mise en jeu de l'expérience active de la lecture dans la construction des sens possibles. Dans cette perspective, la traduction peut être considérée comme un genre littéraire à part entière, un acte créatif, une pratique textuelle qui exige un élan utopique vers l'inédit et l'imprévisible : la réinvention du théâtre expressif d'une langue. La traduction y est entendue comme activité de déplacement incessant entre les langues, créant des zones de passage caractérisées par la co-présence de voix, de lieux, et d'époques différentes.

Ce n'est pas non plus un hasard si la notion de « traduction féministe » a émergé à partir d'un travail sur un certain nombre de textes littéraires contemporains écrits par des femmes. Ces textes, comme le montrent brillamment les contributions de Marta Segarra et d'Amanda Murphy, mais aussi celle de Daniele Garritano, ne sont pas seulement des objets de traduction, mais sont eux-mêmes des opérateurs de traduction, des œuvres en traduction. N'oublions pas, comme nous le rappelle d'ailleurs Murphy, que la notion de littérature, et le rôle culturel de la littérature, sont historiquement liés, en Occident, à l'émergence de langues nationales. Et c'est d'abord dans le cadre de relations internationales bilatérales, et comme l'une des formes – non institutionnelle – que ces relations ont prises, que la traduction, comme notion et comme pratique, a

émergé, jusqu'à s'autonomiser et se professionnaliser<sup>12</sup>. Lorsque Walter Benjamin médite sur la « tâche du traducteur », il pense spontanément le traducteur (lui-même conçu spontanément au masculin, comme le fait remarquer Derrida dans « Des Tours de Babel », 1987) comme un traducteur de littérature, amateur ou professionnel. Et c'est bien dans les parages de la littérature et à son propos, que la métaphorique à la fois genrée et sexualisée de la traduction analysée par Lori Chamberlain et nombre de traductologues féministes à sa suite, s'est développée. C'est parce qu'il y a une dimension qu'on pourrait qualifier d'érotique de la traduction littéraire – elle prend sa source dans l'amour du langage et des langues –, et c'est parce que la scène ordinaire ou présumée telle de la traduction est celle d'un corps-à-corps entre *deux* langues, – chacune étant conçue comme homogène et les deux comme hétérogènes l'une à l'autre –, que ce corps-à-corps a tendance à être figuré comme un corps-à-corps (hétéro)sexuel, que celui-ci soit antagonique ou tendre, et classique ou non dans sa distribution des rôles « féminin » et « masculin ». Comme le suggèrent, chacune à leur manière, Murphy et Segarra, dès lors qu'un texte littéraire cesse de se penser comme monolingue, quelles que soient d'ailleurs le nombre de langues, identifiables ou inventées, qu'il met en jeu, il bouscule cet imaginaire hétérosexuel du corps-à-corps duel des langues, et devient si l'on veut *queer*.

Une dernière remarque :

Signe d'un temps et d'un espace (celui des études de genre et de la traductologie) où la pensée se déploie en traduction et comme traduction, ce numéro se décline en trois langues : le français, l'italien, et l'anglais. Ce sont trois langues occidentales, dont chacune a été promue, à des époques diverses, au rang de langue nationale. Mais elles ont des statuts géopolitiques différents : l'anglais et le français sont deux des plus grandes langues coloniales, mais la première est aujourd'hui une *lingua franca* mondiale ; quant à la seconde, elle est aussi, dans le contexte canadien où se sont développées les premières théories féministes de la traduction, une langue minoritaire dotée d'une littérature dite périphérique, ce dont, nous le disions plus haut, von Flotow et ses devancières avaient une conscience aiguë. Enfin, anglais et français ont été historiquement les aires linguistiques principales de développement de la pensée féministe et des études de genre au XXe siècle. L'italien est lui-même actuellement, dans le concert des langues occidentales, une langue « périphérique » et nous sommes heureux.ses, de ce point de vue, que ce numéro soit justement accueilli par une revue italienne pluri- ou hétérolingue.

Étrangement, la majorité des contributions qui nous sont parvenues, et que nous publions, sont en français et non en anglais, qui plus est, en un français d'emprunt ou de traduction. De façon non concertée, mais notable, alors que les articles rédigés en italien et en anglais sont le fait de natif.ve.s de ces langues, aucune des contributrices qui ont répondu en français à notre appel ne sont francophones de naissance, à l'exception peut-être de Wilhelm, suisse polylingue. C'est donc souvent dans une langue apprise, déterritorialisée et voyageuse, dont nous avons conservé à dessein certaines inflexions étrangères, que ces contribution font entendre en traduction l'écho

---

<sup>12</sup> Rappelons que le mot « traduction » dans son sens moderne est attesté pour la première fois dans les langues romanes au XVIe siècle, à l'époque de la redécouverte des textes anciens et de la découverte de la « pluralité des mondes ». C'est dire que la traduction est bien à la fois une pratique et une notion humanistes, s'il en est.

de ces langues minoritaires ou minorisées, phagocytées ou oubliées, que sont l'ancien anglais, l'arabe, le catalan, le hongrois, le persan, le québécois, le romani, et, plus généralement, le babil, disons plutôt la « babel.le », de la littérature.

## Bibliographie

- Balibar, Etienne. 2016. *Des Universels*. Paris : Galilée.
- Beauvoir (de), Simone. 1953. *The Second Sex*. Traduction et sous la direction de Howard M. Parshley. New-York : A. Knopf Publishing.
- Beauvoir (de), Simone. 2010. *The Second Sex*. Traduction de Constance Borde et Sheila Malovany-Chevallier. London-New-York : The Random House-A.Knopf.
- Berger, Anne Emmanuelle. 2016. « Gender Springtime in Paris : A Twenty-First Century Tale of Seasons ». In *Transatlantic Gender Crossings*, numéro spécial de *Differences*, dirigé par Anne Emmanuelle Berger et Eric Fassin, 27.2 : 1-26.
- Butler, Judith. 1996. « Universality in Culture ». In *For Love of Country ?* Sous la direction de Martha C. Nussbaum. Boston : Beacon Press. 45-52.
- Derrida, Jacques. 1987. « Des tours de Babel ». *Psyché. Invention de l'autre*. Paris : Galilée. 203-35.
- Derrida, Jacques. 2001. *Foi et Savoir*. Paris : Editions du Seuil.
- Lacan, Jacques. 1975. *Le Séminaire XX. Encore*. Paris : Editions du Seuil.
- Lotbinière-Harwood (de), Suzanne. 1990. Preface à *Letters From An Other* by Lise Gauvin. Toronto : Women's Press.
- Ricoeur, Paul. 1992. « Quel éthos nouveau pour l'Europe ? ». In *Imaginer l'Europe. Le marché intérieur européen, tâche culturelle et économique*. Sous la direction de Peter Koslowski, 107-16. Paris : Editions du Cerf.
- Scott, Joan. 2010. « Gender : Still a Useful Category of Analysis ? ». *Diogenes* 57.1 : 7-14.
- Viennot, Eliane. 2014. *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin*. Paris : Editions iXe.
- von Flotow, Luise. 1991. « Feminist Translation. Contexts, Practices and Theories ». Revue *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)* 4.2 : 69-84. Article reproduit sur Erudit.org, <http://id.erudit.org/iderudit/037094ar>.
- von Flotow, Luise. 1997. *Translation and Gender. Translating in the « Era of Feminism »*. Ottawa-Manchester, UK : University of Ottawa Press-St Jérôme Publishing.
- von Flotow, Luise. 2011. *Gender in Translation*. Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.